



L'Armée française en 1914 vue par un officier britannique... et quelques réflexions actuelles

Gilles MALVAUX | Capitaine de corvette. État-major de la Marine.

En 1932 paraissait *En liaison 1914*, mémoires de Sir Edward SPEARS relatives à la Grande Guerre. L'auteur, alors capitaine de hussards anglais, était officier de liaison auprès de la V^e Armée française, la plus au nord de la ligne de bataille face à l'immense faux du Plan Schlieffen. Le but du livre, explique l'auteur, est de battre en brèche l'idée selon laquelle les Anglais se seraient insuffisamment battus. Il fut ainsi choqué, lors d'une visite du Sénat pendant l'entre-deux-guerres, d'entendre les sénateurs français raconter que l'appoint anglais avait été négligeable jusqu'en 1916. Mais un lecteur français y verra autre chose, car le capitaine Spears aura surtout laissé de fort intéressantes observations sur l'Armée française en général et le soldat français en particulier. Comme il le dit lui-même, « vivant au milieu des Français, j'ai eu plus d'occasions d'apprécier leurs qualités que la plupart des Anglais. »

Cet article veut d'abord rendre hommage à ceux qui se battirent il y a cent ans, en rappelant le beau portrait qu'en fit un officier allié profondément franco-phil. Son amitié pour la France, qu'elle soit bienveillante ou plus critique, transparaît constamment au fil des pages. Dans un style inimitable, Spears raconte sa vision d'un certain art français de la guerre qui ne laissera pas indifférent. Or justement, ce qu'a pu ressentir un officier britannique il y a cent ans continue de nous parler aujourd'hui. Car, en arrière-plan de ce portrait, les observations de Spears devraient nous inciter à questionner certaines de nos pratiques actuelles alors que nous disposons d'un héritage culturel unique qui mérite d'être reconnu, transmis et surtout apprécié.

Edward Spears et la France

Bien que jeune officier subalterne, les états de service de Spears le prédisposaient à avoir pour interlocuteurs principaux les généraux Lanrezac puis Franchet d'Espèrey – après que le premier eut été limogé par Joffre – et Sir John French : parfaitement francophone, il était déjà détaché à l'État-major des armées



à Paris lorsque la guerre éclata, et connaissait déjà les rouages de l'administration militaire française.

Son point de vue est digne d'intérêt car c'est celui d'un officier de liaison placé à un niveau stratégique, à une époque où les opérations interalliées étaient encore balbutiantes, où aucune procédure n'était standardisée, et où les préjugés les plus forts régnaient entre deux vieilles nations habituées à se combattre. Tâche ô combien difficile explique l'auteur :

« L'officier de liaison doit se constituer le champion des deux parties et défendre la thèse de l'un contre celle de l'autre et vice versa. Il passe sa vie entre l'enclume et le marteau [...]

Le plus ardu était de démolir les théories des Français sur la façon de traiter les Anglais, et celles des Anglais sur la façon de traiter les Français. Pour les tempéraments français, plus nerveux, les Anglais étaient souvent exaspérants ; ils leur paraissaient lourds, dépourvus d'imagination et peu disposés, en bien des occasions, à assumer ce que les Français considéraient comme leur part propre du fardeau commun.

Quelquefois les Français affichaient un air de supériorité sur les Alliés, que ces derniers trouvaient intolérables. D'autre part, ils étaient obligés de reconnaître que les Britanniques étaient toujours là où ils avaient dit qu'ils seraient, et que s'ils s'engageaient dans quelque entreprise, ils s'efforçaient honnêtement de la mener à bien.

Les Français n'inspiraient aux Anglais qu'une confiance limitée. Être présent une minute et absent la minute suivante était conforme à leur mentalité, mais désorientait les Britanniques. »

Tâche difficile, mais Spears est incontestablement brillant et ses interlocuteurs étoilés reconnaissent son tact et sa sûreté de jugement (Clemenceau en fera même son interprète auprès de Pershing en 1918). Il aura par la suite une belle carrière et deviendra officier général, membre du Parlement, et ami intime de Churchill dont il sera le représentant particulier auprès du gouvernement Reynaud puis du général de Gaulle (c'est dans son avion que, le 17 juin 1940, il emmènera en Angleterre l'homme du 18 juin).

Churchill, qui préfaça les mémoires de Spears, avouait qu'il les avait trouvées « si captivantes qu'il ne s'en était arraché [qu']à grand-peine ». C'est que Spears, dans ses mémoires, a l'art de passer du général au particulier et sait illustrer les enjeux politiques et stratégiques avec des descriptions percutantes. Mais il prend surtout un vrai plaisir à décrire les différences culturelles franco-anglaises. Ses anecdotes abondent, comme celle-ci, emblématique du ton du livre :

« Un officier français et moi-même traversions un champ labouré en arrière d'un bourg, quand une batterie allemande, à moins de mille mètres de là, se mit à couvrir systématiquement le village et ses environs de shrapnels, cherchant évidemment à atteindre deux pièces de 75 qui, effrontément, faisaient rage sur la place du village. Nous venions de les voir ; elles s'étaient parées d'une paire de douilles vides remplies de fleurs qui étaient posées sur le caisson : un geste bien français. »



Le lecteur français aura donc certainement le même avis que Churchill, et même si les extraits choisis puisent dans beaucoup de lieux communs, ils ne devraient pas laisser insensible le militaire français de 2018.

La valeur du soldat français

L'impression qui se dégage le plus fortement des mémoires de Spears est l'admiration qu'il porte au soldat français. Ses mémoires se concentrent essentiellement sur les deux premiers mois de la guerre, moments très difficiles compte tenu de la réussite initiale du Plan Schlieffen. Devant la percée allemande à l'Ouest, il reproche notamment à Lanrezac « son aversion pour la bataille », ce qui oblige la V^e Armée à reculer pendant un mois sans rechercher l'offensive. Mais il admire l'esprit de décision de Joffre et l'endurance du soldat qui permettent le miracle de la Marne * :

« Dans le chaos qui s'ensuivit, alors que la France tout entière semblait s'écrouler sous un irréparable désastre, le soldat français allait se montrer le paysan stoïque et résistant, capable d'une opiniâtreté qui fut une révélation pour son propre pays et pour ses chefs ; cependant que, de la ruine complète de ses plans, le commandant en chef français allait faire surgir une des plus grandes victoires stratégiques de l'Histoire. »

Spears ne parle pas de « résilience » ou de « régénération du personnel » mais de belles qualités toutes simples qui auront permis de gagner la bataille de la Marne et de tenir à Verdun :

« Le soldat français, nous allions bientôt l'apprendre, n'avait rien perdu de ses merveilleuses qualités qui nous avaient créé de tels ennuis pendant les guerres d'Espagne [1808-1814]. Quand on connaissait mieux ces hommes, on ne pouvait manquer d'être frappé par leur ardeur, leur détermination, leur allant et leur endurance ».

Savoir s'adapter...

Au sujet de la bataille de la Marne, l'opinion de Spears est sans équivoque : c'est parce que le soldat français a su s'adapter qu'il a été victorieux.

« On a appelé la Marne un miracle. Le monde s'étonna de voir une grande victoire naître d'une grande défaite, une défaite qui en vérité semblait avoir tourné en déroute irrémédiable [...] »

Il semble que le véritable miracle fut l'exploit du troupier français. Cette bataille démontre le génie d'adaptation rapide et de compréhension lumineuse de la race française.

* Ce que von Kluck reconnaîtra également : « Que des hommes se fassent tuer sur place, c'est là une chose bien connue et escomptée dans chaque plan de bataille. Mais, que des hommes ayant reculé pendant dix jours et à demi morts de fatigue puissent reprendre le fusil et attaquer au son du clairon, c'est là une possibilité dont il n'avait jamais été question dans nos écoles de guerre ». MASSON Philippe, *Histoire de l'Armée française de 1914 à nos jours*, Éditions Perrin, 2002, 512 pages.



Il est à peine exagéré de dire que, dans les combats de la deuxième quinzaine d'août, les troupes, quoique bien disciplinées, connaissaient peu leur métier.

Le peu d'instruction militaire qu'elles possédaient n'avait servi qu'à les dérouter et les tromper.

Et pourtant en quinze jours de désastres presque sans précédents, ils réussirent à modifier et améliorer leurs méthodes, si bien que leur tactique devint au moins l'égale de celle de leurs adversaires.

Aucun peuple, sauf le français – la race la plus souple et la plus intelligente du monde – n'aurait, après un début si désastreux, tant appris en si peu de temps. »

Aujourd'hui, « agilité », « innovation », « penser autrement » ont le vent en poupe. Mais ce qui est promu et conceptualisé comme facteur de supériorité opérationnelle semblait, selon Spears, bien naturel il y a un siècle pour le soldat français :

« leurs facultés d'adaptation [...], les laissaient bien loin en avant de nous, quand il s'agissait d'inventer ou d'appliquer des méthodes nouvelles.

Comme officier de liaison, j'eus à maintes reprises l'occasion d'apporter aux nôtres des armes nouvelles, de nouvelles fusées, les mille et une petites inventions que les Français exploitaient et fabriquaient avec une adresse et des ressources étonnantes.

C'est peut-être dans le développement de nouvelles méthodes tactiques, mieux adaptées à la guerre moderne, que les Français prenaient sur nous un avantage marqué. »

Et l'auteur d'expliquer alors ces innovations techniques et tactiques qui ont tant impressionné les Anglais : casque d'acier, fusil-mitrailleur utilisable en marchant, grenades à fusil, emploi de pigeons pour le renseignement en zone occupée, groupe de combat évoluant en « feux follets » et non pas comme ces lignes de tirailleurs britanniques qui « s'avançaient en ordre parfait [...] comme pour une revue »...

Or de l'adaptation à la débrouillardise, il n'y a qu'un pas... et là encore, Spears y voit une qualité toute française. Décrivant la complexité de la mobilisation de 3 millions d'hommes et des difficultés incroyables engendrées sur les routes et les chemins de fer, il constate une aptitude certaine à ce que l'on appellerait aujourd'hui la gestion « en conduite » :

« On tremblait en pensant à ce qui pourrait arriver, si les transports d'un corps venaient à se mélanger avec ceux d'un autre corps. Heureusement, aucun désastre de ce genre ne se produisit. Cet heureux résultat fut dû à la faculté étonnante qu'ont les Français de se « débrouiller » en dépit de tout ce qui semblerait devoir amener une inextricable confusion. Le « système D » – « Débrouille-toi », comme on l'appelait ; et ce système se montrait d'une réelle efficacité [...]

Néanmoins, ce n'est pas une méthode à recommander pour l'exportation. Son usage devrait être limité à la France et son application aux Français. »



Savoir vivre...

Trait distinctif des différences culturelles franco-anglaises, la gastronomie. On ne peut pas ne pas l'évoquer, et Spears est catégorique à ce sujet :

« Les Français et les Anglais vivaient chacun de leur côté, d'abord parce qu'ils ne parlaient pas la même langue, mais aussi parce qu'ils avaient peu d'intérêts en commun. Même la nourriture, ce sujet très absorbant en temps de guerre, ne les rapprochait pas, car ils détestaient leurs cuisines respectives.

Quand, en raison de la ruée allemande sur Verdun, la X^e Armée française fut en toute hâte relevée par les Anglais, et que, pendant le mouvement, l'Intendance française assura la nourriture de nos hommes, alors que nous-mêmes ravitaillions quelques unités françaises, il y eut des réclamations sans fin. Anglais et Français déclaraient qu'ils mouraient de faim. Nos hommes ne savaient que faire des légumes pour lesquels on s'attendait à les voir imaginer des sauces. Ils détestaient le café et jetaient avec dégoût les quantités extraordinaires de pain qu'on leur distribuait. En revanche, le gosier des Français se contractait à la vue des quartiers de bœuf que nous leur donnions. Ils déclaraient qu'ils n'avaleraient jamais toute cette viande et réclamaient à grands cris plus de légumes, de pain et de café. Quant au thé pour remplacer le vin – pouah ! »

Le vin justement... l'anecdote suivante semble si exagérée qu'on a du mal à y croire, mais elle résume la place incontournable du « général Pinard » dans le quotidien de la guerre.

« Le champ dans lequel nous nous trouvions devenait nettement malsain. Chacun de nous se jeta à terre dans un sillon. Mon ami français me cria de ramper un peu plus avant pour ne pas être atteints tous les deux par le même obus. Après quelques minutes, longues comme des siècles, j'entendis, à mon grand étonnement, une conversation animée à quelques mètres de là. Avec précaution, je levai la tête. Mon compagnon, dressé sur le coude, disait à un énorme cuirassier, debout derrière de lui, sans casque, mais parfait quant à la cuirasse toute rouillée : "Couche-toi tout de suite, espèce d'idiot, tu vas te faire tuer en restant debout comme cela !" Une voix dans laquelle on devinait de la mauvaise humeur et presque de l'insubordination répondit : "Comment voulez-vous que je me couche, mon capitaine, quand j'ai dans ma poche une bouteille de pinard qui n'a plus de bouchon ?" »

Le règlement...

La France, pays aux 400 fromages et 400 000 normes, fait partie de ces pays latins où l'on voit une différence entre ce qui est « interdit » et ce qui est « strictement interdit ». Chamfort écrivait justement au sujet des Anglais et des Français que si les uns respectent la loi et méprisent l'autorité, les autres quant à eux méprisent la loi mais respectent l'autorité. On ne s'étonnera donc pas que Spears donne raison à Chamfort. La veille de la bataille de Charleroi, il se trouve au Cateau et raconte le succès inattendu d'un message de la cavalerie anglaise :

« Les cavaliers [anglais] demandaient s'ils pouvaient créneler les murs d'une ferme qu'ils occupaient. De toute évidence, ils se croyaient encore aux manœuvres. Le respect



de la loi, de l'ordre et de la propriété est invétéré chez un Anglais ; le simple fait d'être en guerre n'arrivait pas à l'ébranler ».

Quant aux Français... précisons que Spears admirait le général de Maud'huy en qui il voyait « l'incarnation des plus magnifiques qualités qui caractérisent le soldat français ». Fidèle à son style, Spears ne peut s'empêcher de rapporter une anecdote au sujet de Maud'huy en réussissant le tour de force de concilier les clichés de gastronomie, débrouillardise, et surtout art de contourner le règlement * :

« Lorsqu'il commandait la X^e Armée, j'allai le voir un jour de l'hiver 1914-1915. Je venais du quartier général du I^{er} Corps d'armée anglais qui se trouvait à proximité de la X^e Armée. J'avais à lui soumettre un cas grave. Le général *Sir* Douglas Haig n'avait pas de cuisinier. Tout Français sait faire la cuisine. En bon voisin, le général de Maud'huy voudrait-il avoir l'amabilité de prêter au I^{er} Corps anglais un soldat cuisinier ? Le général de Maud'huy fut extrêmement embarrassé. Les règlements étaient formels. Aucun homme ne pouvait être détaché de l'armée. Pourtant, il désirait venir en aide à ce bon Haig (il prononçait « Eg »). Après un instant de réflexion sa figure s'éclaira. "J'ai trouvé, dit-il. Je ne peux pas prêter un soldat à ce bon Eg, mais rien ne m'empêche de détacher un bataillon de mon armée et de le rattacher à son corps. Je vais lui envoyer des territoriaux, tous bons cuisiniers. Il pourra faire son choix et prendre le meilleur". »

La culture générale...

Amoureux de la France, qu'il aimait visiter, Spears possédait une solide connaissance de la littérature française et se plaisait à citer Hugo, Verlaine et Ronsard (cf. LERNER). C'était un officier cultivé, qui fut agréablement surpris un soir d'entendre le général Lanrezac faire du latin. L'État-major de la V^e Armée se trouvait à Craonne ; le dîner terminé, les officiers prennent le café.

« Les conversations se continuaient à mi-voix. La nuit moelleuse, douce, impalpable, veloutée, nous pénétrait tous et, en dépit de tout, nous ressentions une détente. Soudain on entendit la voix de Lanrezac. Elle revêtait un ton nouveau pour moi, doux et cadencé. Il parlait latin, – il récitait des vers – Horace ! "Oh ! Heureux celui qui reste chez lui, caressant la gorge de sa maîtresse, au lieu de faire la guerre !" ».

On pourrait trouver la scène étonnante. Elle ne l'est pas. On pourrait même dire qu'elle est habituelle. Par trois fois, au cours de trois invasions germaniques, on constate la curieuse répétition de ce genre de scène. En 1940, Marc Bloch a le même réflexe que Lanrezac, un jour où il se trouve à proximité de Rennes bombardé : « Il est doux, dit le poète latin, d'écouter la tempête quand on

* On pourra méditer ce qu'écrivait le colonel de Gaulle en 1938 : « Un chef de corps est tout bonnement un personnage qui use son temps et ses moyens à lutter contre le commandement tout au long de la voie hiérarchique [...] pour tâcher de préserver ses effectifs, son matériel, ses cadres et sa propre bonne volonté, contre le tumulte des ordres, circulaires, prescriptions, règlements, généralement absurdes et toujours contradictoires, qui auraient tôt fait de réduire à rien les diverses cellules de l'armée si, d'aventure, on les appliquait. Fort heureusement, on ne les applique pas, quitte à sauvegarder les apparences au moyen de comptes rendus. ». GAULLE (DE) Charles, *Lettres, notes et carnets 1905-1941*, Robert Laffont, 2010, 1416 pages.



est tranquille sur le rivage. » Et en 1814, lors d'une autre campagne de France, lorsque Napoléon bivouaque un soir dans un village de Champagne, le maréchal Lefèvre qui l'accompagne trouve le temps de s'engager dans une querelle de latin avec le curé qui héberge l'empereur... (cf. baron FAIN)...

La scène n'est pas étonnante car connaître ses humanités, comme l'on disait alors, était une évidence pour toute personne cultivée. Bloch admet, sur le ton de l'excuse, que sa citation est banale : on reste songeur... Aujourd'hui la banalité est plutôt de parler anglais. C'est désormais la langue des gens cultivés, qui sont invités, par exemple, à « *to think outside the box* » pour être agile. Penser autrement, c'est-à-dire penser en anglais... Le général DE VILLIERS, dans *Servir*, écrit que la France rayonne par sa culture et invite à défendre notre langue : « Comment supporter de voir des Français se parler entre eux en anglais, sans se rendre compte du ridicule de la situation ? ». Situation que plus d'un officier aura sans doute vécue... et l'on devine que Spears a aussi quelque chose à dire sur ce sujet.

Notre auteur voyait souvent son équivalent français, le colonel Huguet, qui était chef de la Mission française auprès de l'Armée britannique. La manière dont il le décrit, sur un ton moqueur mais affectueux, devrait mettre en garde ceux qui ne jurent que par l'anglais :

« il professait la plus grande admiration pour l'Angleterre et pour tout ce qui était anglais. Il maniait l'anglais couramment grâce à une averse de "z" dont il se servait comme d'un lubrifiant pour les mots qui étaient difficiles – et la plupart des mots semblaient l'être pour lui. »

*

**

Comment conclure un tel article ? Peut-être en laissant le mot de la fin à une publication officielle dont l'autorité aura plus de poids que les mémoires de Spears dont le regard d'hier en dit long aujourd'hui.

En juillet 2011, la *Doctrine d'emploi des forces* n° 127 rappelait que « façonnées par plusieurs siècles d'histoire militaire, les valeurs du combattant et du chef français constituent une richesse à cultiver [...] Ces principales valeurs traditionnelles méritent d'être rappelées avec force et entretenues constamment, car elles ne sont jamais définitivement acquises ». Et de citer notamment : « l'esprit d'initiative, la débrouillardise, l'esprit (au sens français du terme) ».

Éléments de bibliographie

FAIN, *Souvenirs de la campagne de France*, Éditions Perrin, 2014, 218 pages.

LERNER Henri, « De Gaulle et Spears. Une brève rencontre (1940) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 2001/4, n° 204, p. 85-107.

SPEARS Edward, *En liaison 1914*, Presses de la Cité, 1967, 592 pages.

VILLIERS (DE) Pierre, *Servir*, Fayard, 2017, 256 pages.